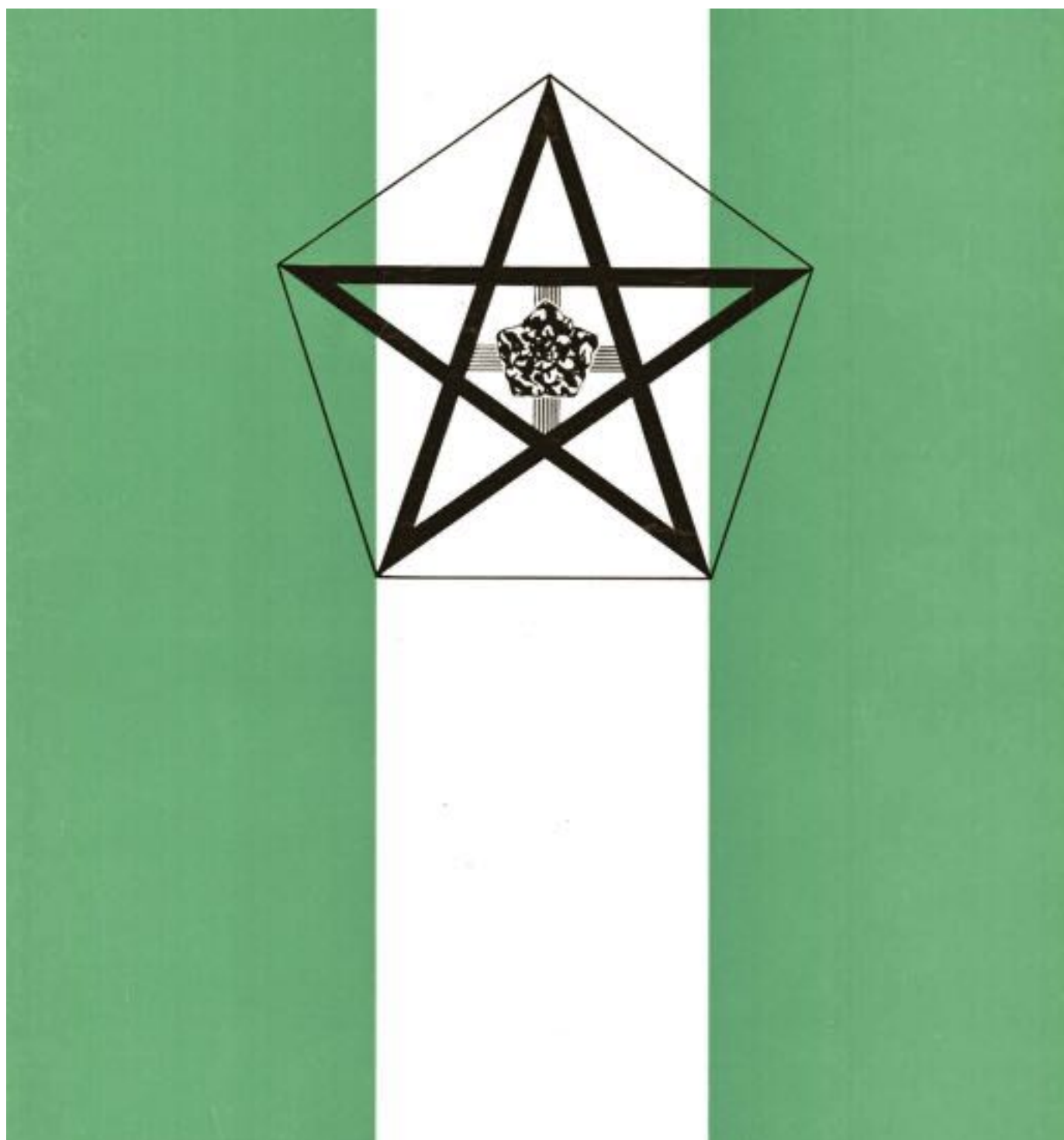
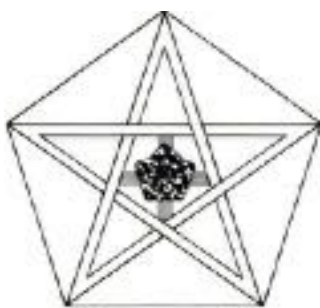




PENTAGRAMME

LECTORIUM ROSICRUCIANUM

11^{ème} année No. 4



PENTAGRAMME

La revue *Pentagramme* se propose d'attirer l'attention sur l'ère nouvelle qui a commencé pour l'humanité. L'École Spirituelle de la Rose Croix d'Or représentée par le Lectorium Rosicrucianum réagit aux impulsions libératrices qui se répandent actuellement sur l'humanité. Elle se met entièrement au service du travail de libération de l'humanité que la Fraternité Universelle entreprend de façon très puissante en ces temps.

La mission de l'homme consiste à tisser le Soma Psychikon, le vêtement d'or des noces, véhicule grâce auquel l'homme peut entrer dans la nature supérieure, après avoir vaincu la vie inférieure et la mort.

Le pentagramme a été de tous temps le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau. Il est également le symbole de l'univers et de son éternel devenir par lequel le plan de Dieu vient à manifestation. Toutefois un symbole n'a de valeur que s'il devient réalité. Lorsque l'homme a réalisé le pentagramme dans son microcosme, il a vaincu la mort. Alors il se tient sur le chemin de la transfiguration.

La revue *Pentagramme* attire l'attention du lecteur sur la révolution spirituelle qui doit s'opérer dans l'homme.

Sommaire : 11ème année no.4 — 1989

L'énigme du Sphinx

Le chemin du Sphinx à la grande Pyramide

Le symbole du désert

La traversée du désert

Le signe de vie tracé dans le sable

De la solitude à l'unité

Le chemin est encore ouvert

Le désert vivant

Quand le monde renonce à nous ...

L'énigme du Sphinx

Dans cet article nous aimerions vous parler de l'énigme du Sphinx. Sans aucun doute un sujet enrichissant, dont il y a beaucoup à dire et à apprendre. Nous pensons ne pas exagérer en constatant qu'il y a dans le monde, peu de symboles taillés dans la pierre qui renferment autant de significations et de mystères profonds que la figure souvent très sobre du Sphinx. De plus, il y a peu de symboles autant répandus dans le monde entier, exception faite de la croix, à cette différence près qu'on comprend en général à peu près la signification de la croix, alors que l'on se perd en conjectures de toutes sortes à propos du Sphinx.

Vous rencontrerez des représentations du Sphinx un peu partout dans nos pays, par exemple à l'entrée des bâtiments et aux portails de style baroque. Et nous voyons aussi l'image de cet animal des mystères dans les constructions de style renaissance. Quand on étudie les grandes religions, les antiques civilisations spirituelles, on rencontre partout le Sphinx dans une série incalculable de variantes. Nous en voyons des représentations masculines et féminines. En Égypte, ils ont plutôt le style masculin dynamique et positif, parfois à tête d'homme, parfois à tête d'oiseau. En Grèce, ils sont le plus souvent de type féminin, présentant par exemple un corps de lion ailé, à buste et à tête de vierge. Quelquefois ils ont des griffes de faucon ou une queue de serpent. On connaît le sphinx couché et le sphinx assis. Et pensons au singe ailé des Hindous, un lion ailé monstrueux, et au Simorgh des Parses, gardien du Temple.

Les sphinx qui décorent les palais, les bâtiments officiels et les entrées des parcs sont en général de vulgaires copies, car dans l'antiquité le sphinx était toujours l'animal des mystères qui gardait l'accès des temples. Et ne croyez pas que cet antique symbole de mystères très profonds ait perdu aujourd'hui de sa force. Dans le christianisme aussi le sphinx est présent, et même un sphinx vivant et parlant, capable de résoudre l'énigme séculaire. Nous faisons allusion ici au « Fils du Lion », désigné comme « le premier et le dernier ... qui était mort et est redevenu vivant. » Et pour souligner qu'il ne s'agit pas ici de vaines suppositions de la Rose-Croix actuelle, nous indiquons que dans les anciennes églises chrétiennes, figurait le symbole du sphinx debout, le Fils du Lion surgi des profondeurs de la terre, ceint d'une triple couronne et rayonnant comme le soleil.

La sagesse antique attire l'attention de l'étudiant sur la double nature du sphinx, et émet l'hypothèse que l'animal des mystères symboliserait l'hermaphrodite, un être humain d'une époque disparue dans la nuit des temps. En effet, la dualité de l'homme-lion est ce qui est le plus frappant dans cette image. Les artistes du passé qui la créèrent ont voulu apparemment souligner la dualité de l'homme originel.

Nous pensons que jadis, sur la célèbre nécropole de Memphis, se trouvaient des milliers de sphinx de toute sorte de formes et de couleurs, et de nombreux obélisques où étaient gravées les actions de ceux qui avaient disparu et étaient ressuscités dans un monde où le

Sphinx n'était plus l'animal des mystères. Le sphinx solitaire, près de la pyramide de Gizeh, est une statue érodée, la toute dernière d'une ville entière de sphinx de pierre s'étendant à des milliers de lieues à la ronde. Et ceux qui erraient le long des allées bordées de sphinx n'étaient pas tant saisis de respect et touchés par la sérénité de la nécropole, que par quelque chose de bien plus sublime, par un obombrément magique. Arrachés à leur soi dialectique, ils arrivaient à contempler le règne divin, perdu pour le type d'homme que nous sommes ; et c'est ainsi qu'est né le désir puissant de retrouver la gloire, la magnificence et la puissance de la lointaine Patrie. Là, dans la nécropole de Memphis, l'homme goûtait la paix sur la terre des morts. Ce n'était pas un cimetière bouleversé régulièrement et parsemé de pierres tombales aux inscriptions puérides et souvent ridicules. Non, Memphis était un temple où nombre de vivants témoignaient de la victoire sur la mort. C'était la ville des tombeaux ouverts, d'où les rois et les princes, les grands et les nobles par l'esprit étaient ressuscités. Oui, en vérité, beaucoup de fils furent appelés d'Égypte, comme l'Évangile le rapporte aussi de Jésus le Seigneur.

Les quatre animaux des mystères

Nous supposons que jadis, le célèbre sphinx qui se trouve près de la grande pyramide était associé à trois autres, aussi grands et aussi majestueux. Un homme-lion regardait l'orient, attendant le lever du soleil ; un deuxième portait le regard vers le « médium cœli », là où le dieu-soleil dans toute sa gloire atteignait son zénith à midi ; un troisième se perdait dans la contemplation du coucher du soleil, tandis que le quatrième suivait le soleil de minuit dans son voyage à travers le champ de rayonnement du nord. Le premier animal exprimait l'aspiration, le deuxième, la reconnaissance, le troisième, l'adoration, et le quatrième, le plus glorieux, était le magicien, le prêtre-roi, le ressuscité, le victorieux. Dans la mémoire de la nature et pour un regard spirituel, la nécropole de Memphis est encore totalement intacte. Là s'élève la grande pyramide avec ses faces toujours recouvertes de plaques blanches, dont le poli, étincelant au soleil, aveugle le regard, et se dressent dans toute leur beauté, les quatre sphinx, sculptés jadis par des artistes bénis, initiés.

Mais nous sommes d'accord avec vous : à quoi cela vous sent-il si vous n'êtes pas porteurs des clés ? Nous ne pouvons évoquer l'impérissable que pour ceux qui ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. La fête de Pâques des tombeaux ouverts, vous ne la célébrez certainement plus au cours d'un service journalier. Les fils de la lumière, les très anciens maçons libres d'Hermès Trismégiste, ne sont plus vraiment ressuscités dans votre conscience. Ce qui reste de la nécropole de Memphis pour le réaliste de nos jours est un ensemble de tombeaux royaux pillés ; les obélisques sont effondrés, les sphinx ont disparu, la grande pyramide est érodée et il ne demeure plus qu'un seul sphinx. Et il y a le sable, la chaleur, la crasse et la maladie. Et cet unique sphinx que vous pouvez encore voir, c'est le sphinx de l'aspiration. N'est-ce pas miraculeux ? Cet unique animal des mystères encore présent, endommagé, décoloré, comme affligé d'une blessure mortelle et d'une douleur infinie, annonce encore, après des soupirs indicibles exhalés tout au long des siècles, le lever salvateur du soleil sur l'humanité.

Si vous pouvez éprouver cette douleur et cette souffrance, comprendre le désir incommensurable, depuis des temps immémoriaux, et le chagrin infini des fils appelés d'Égypte et leur effort héroïque pour rendre possible un nouveau lever de soleil sur l'humanité; si, effrayés de votre propre indignité, vous êtes remplis de respect pour le rayonnement d'amour des éternellement grands, alors vous comprendrez que leur désir n'a rien de commun avec celui de la masse, un désir qui va et vient dans le jeu lugubre de la dialectique. Si vous voulez percevoir l'aspiration qu'exprime l'antique animal des mystères, il faut d'abord pénétrer la sagesse et l'enseignement irréfutable dont le sphinx est porteur.



Oedipus rencontre le Sphinx

Oedipe et l'énigme

Automatiquement nos pensées vont vers Oedipe. Vous connaissez ce héros de la légende grecque, l'homme qui résolut l'énigme du sphinx. Devant les portes de Thèbes était apparu un sphinx vivant qui terrorisait les habitants de la ville. A tous les passants il proposait cette énigme :

« Quel est l'être vivant qui marche à quatre pattes le matin, à deux à midi et à trois le soir ? »
Et il dévorait ceux qui ne connaissaient pas la réponse.

Oedipe se rendit alors auprès du sphinx lui demandant de lui poser son énigme, et il résolut celle-ci de la façon suivante : « Ceci concerne l'homme. Au matin de sa vie, le faible enfant marche sur deux mains et deux pieds. Devenu plus fort, au midi de sa vie, il est dressé sur ses deux jambes, et au soir de sa vie, il prend un bâton comme troisième jambe pour se soutenir. » À peine eut-il prononcé ces paroles, que le sphinx tomba du rocher et s'écrasa dans l'abîme. Le sphinx de Thèbes ayant disparu, Oedipe reçut les honneurs réservés aux héros et aux rois. Mais après un court accès de joie typiquement dialectique, ce soi-disant vainqueur dut suivre un dur chemin de profondes souffrances en tant que pauvre aveugle. Et ce n'est qu'à la fin de cette via dolorosa que la vie nouvelle se signala à lui, enfin parvenu à la compréhension.

Comprenez-vous cette fable ? Le sphinx transmet le mystère de la réforme urgente et nécessaire de l'homme, et l'appelle à une renaissance totale. Et comme cette régénération doit se réaliser au cours du développement divin du monde et de l'humanité, son exigence s'impose de temps à autre aux hommes, comme le sphinx aux portes de la Babylone moderne, et y provoque des catastrophes en entraînant une révolution spirituelle, atmosphérique et cosmique.

Maintenant, il peut arriver que cette exigence, cette loi nécessaire de l'ascension régénératrice, ne s'applique pas à vous et que vous remportiez un semblant de succès lorsque vous donnez à l'énigme du sphinx une solution humaine ; que vous traduisiez par exemple, l'aspiration au lever du soleil par le désir d'un réveil social, politique ou économique de l'humanité. Vous réussissez, car ce progrès dialectique de l'humanité arrive en son temps ; mais considérez alors aussi les infortunes d'Oedipe devenu aveugle et trébuchant sur son chemin. Allez ce chemin et apprenez par l'expérience. Oedipe avait humanisé le mystère divin. L'antique sagesse fait à juste titre cette constatation.

Oedipe ne donna que la moitié de la solution à l'énigme, car le sphinx de Thèbes ajouta ces paroles : « Plus un être utilise de jambes, plus sa force et sa rapidité sont petites ». L'être qu'envisageait le sphinx est en effet l'homme, non pas certes l'homme dialectique, l'homme en accord avec l'état de la planète, mais celui qui, homme-dieu, possède les ailes et la puissance nécessaires pour séjourner dans un monde qui n'est pas ce monde.

Nous voudrions pour finir vous parler de cet homme-là. Le sphinx, dans toutes ses créations, représente l'homme céleste dont nous vous avons si souvent parlé et dont témoigne abondamment la Doctrine Universelle. La Rose-Croix actuelle ne fait rien d'autre, depuis un grand nombre d'années, que de confronter ses élèves à cet homme-dieu profondément endormi en eux, qui peut renaître et qui doit renaître.

C'est à nous de vous apporter maintes preuves irréfutables confirmant objectivement cette doctrine de la résurrection. Nous voulons vous présenter tant de témoignages séculaires que vous ne pourrez plus résister, qu'il vous semblera que le sphinx lui-même vous contraint de répondre à l'énigme qu'il vous pose, et que vous aurez l'impression qu'il est réellement question d'« être ou ne pas être » .

La manifestation masculine et féminine

Le sphinx symbolise sans détours, sans fioritures, l'homme-dieu de la planète terrestre supérieure, et il émane de lui un appel à tous ceux qui veulent l'entendre, l'appel à retourner dans la demeure divine. Vous avez remarqué qu'intentionnellement nous parlons du sphinx tantôt au féminin, tantôt au masculin, car cet être des mystères nous propose le rétablissement du microcosme originel. Ce que vous appelez « homme » n'est que la septième partie dégénérée du microcosme. Vous êtes une caricature, un produit du champ de développement biologique du microcosme, à la suite d'une erreur de votre monade tombée dans le péché. Dans le microcosme originel, qui opérait de façon septuple en accord avec la pensée divine de la création, existaient deux êtres célestes formant une unité parfaite, c'est-à-dire une manifestait masculine et féminine. C'est ce qu'il faut voir dans l'hermaphrodite originel : non pas la forme biologique de deux en un, mais le système microcosmique de deux en un, c'est-à-dire une unité supérieure. À propos de cet être des mystères et de sa manifestation, la « Fraternités Universalis » ne donne pas beaucoup d'informations. Si elle le faisait, l'homme dialectique s'y raserait certainement la tête ; mais vous comprenez certainement maintenant pourquoi le sphinx est tantôt homme, tantôt femme, et pourquoi il a parfois la tête d'un roi ou d'une reine décédée, ou d'un autre grand. Chacun de nous est une partie du système d'un sphinx, mais ce sphinx s'est jeté depuis longtemps du haut de son rocher de manifestation, car nous avons transposé son énigme sur le plan humain. Cependant il peut se faire que l'être des mystères antiques s'élève devant nous hors de l'abîme de l'oubli, et que notre aspiration jusqu'alors si complètement terrestre emprunte quelque chose, se rapproche quelque peu de ce désir infini : le la monade, en nous morte vivante, et que nous élevions à notre tour notre regard vers l'horizon, à l'est, dans l'attente qu'un nouveau soleil puisse se lever dans notre vie. La résurrection de la monade, devenue lave pétrifiée, dépend du soleil. L'avez-vous bien compris ? Voyez-vous l'aspect hermétique de ce processus de développement ? Pourquoi protester quand le Christ dit : « Sans moi vous ne pouvez rien » ? Il est en effet le soleil spirituel — le *Mysterium Magnum* — qui doit s'élever au-dessus de nous. C'est vers lui que se porte l'aspiration infinie du sphinx, à cet Horus, à ce Ra. Quand le soleil se lève dans la vie de l'élève et que le premier rayon de cette lumière céleste touche le temple, commence le grandiose et merveilleux service

régénérateur du temple. Alors l'homme nouveau en devenir suit son Seigneur jusqu'au « medium coeli », puis jusqu'à son coucher, où le Seigneur de toute vie brille entre les deux colonnes d'Hercule, offrant la gamme splendide de toutes les couleurs au grand complet. Et voilà maintenant le champ de rayonnement septentrional : le chemin de croix s'accomplit, le sphinx redevient vivant. Il était le premier et il est de nouveau le dernier. Il a les sept étoiles dans la main droite et il règne une fois de plus sur les sept champs du microcosme dans toute leur ampleur. Il ne fait plus qu'un avec Christ, car son aspect est pareil au soleil et il brille de toute sa force. Et ce sphinx vivant, nous l'entendons prononcer ces paroles : « Ne crains point, je suis le premier et le dernier, et le vivant. J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. »

Jan van Rijckenborgh

Le chemin du Sphinx à la grande Pyramide

En Egypte se trouvent deux monuments séculaires dont la signification reste énigmatique : la Grande Pyramide et le Sphinx. Pour pouvoir saisir la véritable signification de la Grande Pyramide d'un point de vue gnostique, il faut approfondir l'énigme du Sphinx.

Bien que d'innombrables rapports scientifiques et commentaires ésotériques existent sur la Grande Pyramide, l'âme naturelle est incapable de saisir son message éternel. Une clé est nécessaire pour découvrir la vérité libératrice que recèle la Grande Pyramide, de même que pour comprendre la vérité libératrice de la Bible. On fournit la preuve que l'on possède bien cette clé lorsque l'on est en mesure de résoudre l'énigme du Sphinx. La clé est cachée derrière le sternum. Là est le fondement de la nouvelle âme, un fondement simple mais source de confusion du point-de vue de l'âme naturelle.

Il n'est plus nécessaire de décrire la majesté de la Grande Pyramide. Innombrables en sont déjà les descriptions et interprétations. Ce qui est nouveau, c'est sans doute le constat que la Grande Pyramide est un témoin, dans le désert, de la connaissance, de la Gnose, de même que l'homme est le témoin d'une connaissance, d'une Gnose, dans le désert de la vie. La dent du temps a rongé la Grande Pyramide ; ce fait est suffisamment connu. Le Sphinx a subi le même processus. Tantôt ce monument disparaissait sous les sables, tantôt il en ressurgissait ; de même qu'en l'homme certains messages disparaissent, puis apparaissent de nouveau. On pourrait dire que le Sphinx est mort fréquemment, pour revenir à la vie autant de fois. Les photos des cinquante dernières années nous en offrent l'image. Pour nous, de nos jours, avec ses deux membres inférieurs visibles, le Sphinx se dresse en pleine gloire, comme une

question, comme le signe d'une énigme insoluble. Il est certain que celui qui cherche la clé de la solution percevra donc ce signe.

Que devons-nous comprendre de ce que le Sphinx nous donne à voir ? Nous voyons la tête d'un homme, le corps d'un lion, le regard dirigé vers l'orient, vers le soleil levant. Entre ses deux pattes avant se trouve la stèle sur laquelle est gravé le rêve de Thotmès. Ce rêve contient le message suivant :

« Regarde-moi, je suis ton Père, le Dieu du Soleil. Je t'offre mon royaume sur cette terre. Tu seras la tête des êtres vivants, ceint de la couronne blanche et de la couronne rouge. Le pays t'appartiendra, tant sur sa longueur que sur sa largeur ... De ton côté tu me protégeras, car tel que je suis maintenant, je suis malade. Je suffoque sous les sables, au milieu de ce désert. Prends soin de moi et remplis mes souhaits, sachant que tu es mon fils et protecteur. Viens près de moi : je suis avec toi, je suis ton guide ... »

Dès que la voix se tût, le prince s'éveilla. Il comprit ces paroles et devint silencieux dans son cœur. » *

Le Sphinx, un dieu tombé dans les sables. Cette tête pensante sur un corps animal s'adresse à nous comme une image réfléchie de nous-mêmes. Cette image est notre propre réalité immanente. Avant de pouvoir pénétrer dans la Grande Pyramide, il faut résoudre l'énigme du Sphinx. Ce qui veut dire : l'homme doit d'abord se connaître lui-même, s'éprouver lui-même comme un être divisé, comme un être enlisé dans les sables, mais doté de très nombreuses possibilités. Cette compréhension est le début d'un nouveau comportement : le chemin allant du Sphinx à la Grande Pyramide. Le Sphinx et la Pyramide sont des signes extérieurs dans le sable. L'élève des mystères gnostiques sait que ces signes se réfèrent à un processus intérieur. De même que le Sphinx surgit régulièrement hors des sables, de même l'élève doit s'extraire lui-même des sables au cours d'un processus intérieur. Durant celui-ci, il est nécessaire de rester éveillé, c'est à dire ne pas cesser de diriger son attention sur le Sphinx et laisser les sables pour ce qu'ils sont. Mais il en est ainsi qu'ayant à faire avec le sable, on ne résiste pas à la tentation de bâtir des châteaux de sable !

Le message du Sphinx est très simple. La conscience n'a besoin que d'une fraction de seconde pour le saisir. Lorsque Thotmès s'endormit et rêva (c'est à dire quand la personnalité est calme, au repos), il perçut la vision du dieu tombé et le dialogue qui s'instaura entre le dieu et son serviteur. « Homme, connais-toi toi-même, » voilà l'exigence du Sphinx. L'élève doit comprendre son propre état d'être. Nous voyons alors clairement que notre propre vie ne repose que sur le sable et que nous ne pouvons rien y changer fondamentalement. Il s'agit de confesser cet état d'être devant notre tribunal intérieur. Le chemin qui va du Sphinx à la Grande Pyramide demande que nous prêtions une attention permanente à notre propre état intérieur, qu'on ne projettera alors plus vers l'extérieur. Plusieurs auteurs font mention d'un chemin qui conduit du Sphinx jusque dans la Pyramide. C'est le chemin des Initiés. Ce chemin ne parle qu'à celui qui comprend l'exigence du Sphinx. La Vieille nature n'est plus alors un obstacle sur le chemin, qui traverse les couloirs et les chambres de ce temple, qu'est la

Grande Pyramide. La vieille nature est alors morte et le chemin à travers la nouvelle vie, le devenir conscient du microcosme, peut commencer. Cette nouvelle vie est comme un temple, qui attend depuis des éons que soit enfin reconnue la lumière de la nouvelle âme. Examinons enfin quelques aspects de la Pyramide elle-même. Elle comprend trois chambres, trois sanctuaires. La chambre souterraine symbolise le sanctuaire du bassin ; la chambre de la reine, le sanctuaire du cœur ; la chambre du roi, le sanctuaire de la tête. L'entrée dans le cœur de la Pyramide est une intériorisation et en même temps une séparation, lesquelles doivent s'effectuer dans les trois chambres. La moëlle est séparée des os, de même que l'âme en devenir se détache de l'enveloppe dans laquelle elle se trouve. C'est à travers tous les couloirs et les chambres qui relient entre eux les trois sanctuaires que ce processus s'accomplit. La lumière est libérée dans les ténèbres. L'élève devient conscient de la Lumière et de l'obscurité de son propre être. En l'absence de tout sentiment de culpabilité, il passe à côté des ténèbres. Plus encore, il est à même de visiter le tombeau, de sa propre sphère abstraite. Il est à même de jeter un regard clair sur le labyrinthe des liens karmiques, qui le retenaient prisonnier et sont à présent dissous par la Lumière. Celui qui, à son départ de la Pyramide, y pose la pierre du sommet, devient alors un témoin de la Lumière. En lui tout l'ancien est passé. Par le Sphinx, il est devenu conscient de sa nature complexe. S'il a parcouru le chemin qui va du Sphinx à la Grande Pyramide, c'est qu'il a décidé, sans hésitation, d'en séparer les éléments. Or c'est dans la Grande Pyramide que ce travail s'accomplit.

* Geneviève et Babacar Khane : Le Yoga des pharaons, l'éveil intérieur du sphinx, p. 152, Dervy Livres, Paris 1983.

Le symbole du désert

Le désert a toujours captivé l'homme, soit par ce qu'il a d'effrayant, soit par son étonnante beauté. Le désert est aussi le symbole de l'aridité désolée, de la solitude et de l'égarement, au milieu desquels peut surgir, véritable miracle, la merveilleuse rose des sables.

Mais le désert symbolise aussi le renoncement au monde. Dans le désert il est possible de découvrir l'oasis où coule la source de l'eau vive et de trouver protection contre le soleil brûlant.

On dit que beaucoup de régions désertiques sur terre étaient jadis des pays fertiles, paradisiaques, de véritables édens. D'après certains mythes, il resterait des traces quelque part ainsi que des signes de cette gloire passée. Même le paradis de la Bible, du livre de la Genèse, serait enfoui sous les sables accumulés au cours des siècles. Il y a toujours des peuples nomades qui, de génération en génération, parcourent le désert, menant une vie dure et primitive, avec des traditions très vivantes et respectées au sein du groupe. Pourquoi ? Qu'est-ce qui les attachent au désert, à sa désolation, qu'est-ce qui les pousse à y rester ?

Le cercle vicieux

Les déserts progressent, ils rongent peu à peu les pays fertiles. Ce phénomène est encore favorisé par le style de vie de l'homme. Le désert gagne en puissance. Le désert vit, le milieu végétal régresse. Les régions habitées depuis longtemps seront-elles un jour envahies par le désert et deviendront-elles mythiques ? L'homme de l'avenir pourra-t-il dire que les régions autrefois habitées étaient paradisiaques ? Pourtant nous vivons maintenant dans ces pays paradisiaques et nous connaissons la dure réalité de cette existence. L'auteur que nous connaissons comme !'Ecclésiaste disait déjà, cinq cents ans avant Jésus-Christ : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Vanité des vanités, tout est vanité. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche ; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord ; puis il tourne encore, et reprend les mêmes circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie ; Ils continuent à aller vers le lieu où ils se dirigent. Toutes choses sont en travail au-delà de ce qu'on peut dire ; l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre. Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. S'il est une chose dont on dise :« Vois ceci, c'est nouveau ! » Cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. On ne se souvient pas de ce qui est ancien ; et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus tard. »

L'auteur de cet écrit a réfléchi profondément au phénomène que nous appelons notre vie. Il tire des conclusions radicales. C'est un chercheur. Il affirme que si l'on fait abstraction de tout ce qui est décor et ornement, de tout ce qui est fanfreluche et clinquant, il ne reste que l'existence à nu, qui évolue en tournant en rond. C'est comme errer dans un désert, le désert de la vie. C'est le cours cyclique de la nature, dont les humains font également partie. Il est inévitable que chaque humain entre dans le désert à cause de sa façon de raisonner et des séries d'expériences qu'il accumule, caractérisées par les répétitions sans nombre. Mais quand pour l'homme, tout devient vanité et torture de l'esprit, c'est qu'il est un chercheur, un chercheur qui sent que le monde est désert et que le mouvement des choses n'est pas fructueux. Ce monde n'a quasiment plus rien à lui dire. Intérieurement, il est étranger à la société, car il s'est éveillé en lui un désir profond qu'aucun fruit du jardin de la vie ne saurait assouvir. En effet, il s'agit de quelque chose que l'on ne peut pas y trouver, ou plutôt, qui s'est perdu.

Renoncer au moi

Beaucoup d'hommes ont précédé le chercheur. Et pour lui donner l'espoir de trouver, ils ont fait de leur vie un symbole. Ils ont traversé le désert ou recherché la solitude profonde. Bouddha s'est retiré dans la forêt du silence, et s'est assis sous l'arbre du renoncement à soi-même. Jean parcourait le désert dans son manteau de poil de chameau et se nourrissait de miel et de sauterelles. Il a rencontré Jésus au bord du Jourdain, le fleuve qui coule le long du

désert. Jésus s'est retiré dans le désert, où il a été soumis à l'épreuve de la tentation et a refusé tous les biens et possessions de ce monde. Pourquoi ? Parce que ces hommes ont tous fait de leur vie un symbole, afin de montrer que l'on trouve la source de la vie quand on accepte le désert et délaisse-le-moi. Le moi engendre toujours l'illusion et apporte toujours des embellissements à la réalité : chimères, mirages ensorcelants, visions d'oasis qui s'avèrent en réalité des lieux arides et désolés.



Ainsi le chercheur tourne en rond dans le désert qu'est sa propre vie ; jusqu'au jour où il trouve le rocher qu'il frappe pour en faire jaillir l'eau vive. Du coup, il n'est plus un chercheur et il sort du cercle vicieux où il tournait dans le désert de sa vie. Il découvre la merveille qui est bien là, dit-on, mais qu'il faut découvrir soi-même. Et il devient alors un symbole pour ceux qui viennent après lui, un symbole qui parle de cœur à cœur, d'âme à âme, un symbole qui est un concentré de vérité. Et ce symbole recèle une merveille, susceptible de créer un terrain fécond où pouvoir construire.

De très loin, bien que plus proche que les pieds et les mains, une voix nous parle : « La délivrance, c'est ne plus trouver aucune joie dans les choses terrestres. L'assujettissement, c'est trouver sa joie dans ces choses. Éprouvez-vous donc vous-même, afin de savoir à quoi aspire votre cœur. Le moi est un faux semblant. Détournez-vous donc du gouffre tourbillonnant qui est en vous et autour de vous. De même que, tout bien considéré, un vêtement n'est que du fil, l'univers n'est que le soi. Je suis sans fin comme l'espace, et, tel un vase, je renferme le monde formé de matière. Je suis semblable au grand océan, dont le monde n'est qu'une des vagues. Celui qui a découvert cela, ne renie plus rien, ne s'accroche plus à rien, mais désire se fondre et s'unir. Il y a toujours assujettissement quand l'esprit convoite quelque chose, se plaint de quelque chose, abandonne ou prend quelque chose, refuse quelque chose ou s'en irrite, mais il y a délivrance quand l'esprit ne désire rien, ne se

plaint de rien, n'abandonne ou ne prend rien, ne refuse rien et ne s'irrite de rien. Là où il n'y a plus de moi, là est la délivrance ; là où il y a encore le moi, là est l'assujettissement.

(Extrait de l'Ashtavakra Gita)

Ainsi le désert nous apprend à trouver la vie ; à faire de notre vie le symbole de la rupture du cercle vicieux tandis que l'autre source de vie s'offre à tous ceux qui errent encore dans le désert de la vie.

La Manne de la Vie. Relief, Amiens, France

La traversée du désert

Tu peux maintenant faire un voyage, traverser le désert.

Quoi ? Traverser le désert ? Pour l'amour du ciel !

Tu tombes juste : C'est en effet un voyage « pour l'amour du ciel » ...

Pour nous, le désert n'est habituellement qu'un lieu de privation, un océan de sable fin, aride et désolé d'une chaleur brûlante le jour, d'un froid glacial la nuit. Si nous cherchons à le définir, ce sont les notions d'aridité et de désolation qui nous viennent en premier.

Mais n'êtes-vous pas surpris, que l'Enseignement Universel utilise ce concept d'une tout autre manière ? Ici, les aspects du désert qui semblent négatifs comme cette aridité et cette désolation, ont un sens complètement différent, un sens profond. Dans l'Enseignement Universel, le désert offre à l'homme la compréhension si nécessaire quand son aspiration et sa soif inextinguible sont devenues suffisamment grandes. Le désert place l'homme devant le combat intérieur qu'il doit mener dans la solitude. C'est le terrain de sa purification. Bref, dans l'Enseignement Universel, les privations que l'homme subit dans le désert, le dépouillent de tout ce qu'il croyait important, de tout ce qu'il pensait posséder en fait de valeurs ; le vide parfait de l'infini le sépare de tout ce à quoi il se cramponnait jusque-là et l'oriente sur « L'unique nécessaire ». Vu dans cette lumière, le désert devient la condition même de l'accomplissement.

Nous lisons, par exemple, que les Juifs errèrent quarante ans dans le désert sous la conduite de Moïse, avant de pouvoir entrer enfin dans la terre promise, le pays « où coulent à profusion le lait et le miel ». Jean Baptiste prêche dans le désert, et les hommes sont donc contraints de dépasser leur domaine ordinaire s'ils veulent écouter ses paroles. Jésus séjourne quarante jours et quarante nuits dans le désert pour y jeûner, après quoi, il triomphe de Satan qui essaie de le tenter.

Dans l'Enseignement Universel le désert n'est donc pas un lieu d'épouvante et de privations, mais avant tout un domaine offrant à l'homme la possibilité de trouver et d'aller le chemin.

Dans sa traversée du désert, l'homme n'est cependant pas privé d'aide et de présence. Il y a çà et là les traces des caravanes et des voyageurs qui l'ont précédé. Ces traces sont très souvent difficilement reconnaissables. De perfides tempêtes de sable les effacent ; d'autres traces s'y superposent, rendant leur forme vague et incertaine. Des scélérats au sombre dessein les falsifient parfois ou les font entièrement disparaître. Combien d'écrits de grande valeur n'ont-ils pas été intentionnellement détruits et mutilés, au cours de l'histoire de l'humanité !

Mais ... les traces ne sont jamais le chemin lui-même. Elles montrent tout au plus comment, dans un lointain passé, des pèlerins surent se frayer un chemin à travers l'océan de sable; mais c'est à vous d'avancer pas à pas, difficilement, dans les sables mouvants. Ces traces ne sont donc pas plus que des signes consolateurs indiquant que, pour nous aussi, il est possible de réussir. Heureusement pour le pèlerin qui lutte courageusement, il y a ici et là des endroits où l'on puise de l'eau.

On les reconnaît de loin à un foisonnement de plantes, surgissant soudain, et, quand on s'approche, on voit même des palmiers qui portent beaucoup de fruits ! Dans ces oasis, les envoyés de la Fraternité gardent l'Eau Vive pour soulager les voyageurs assoiffés qui traversent le désert, et leur donner la force d'aller plus loin. L'eau et le pain sont là pour celui qui a faim et soif. Mais le voyageur doit se méfier des trop fameux mirages - le relief trompeur de l'atmosphère - qui en ont détourné plus d'un sur le chemin. Ce sont de dangereuses illusions qui présentent au pèlerin épuisé de jolies images et de trompeuses promesses, mais qui, lorsqu'il s'approche, disparaissent et le laissent désabusé. Il faut alors qu'il fasse un effort énorme pour continuer d'avancer après une expérience aussi profondément décevante. C'est aussi souvent la fin du voyage commencé avec beaucoup d'espoir, ou, c'est pour le moins une immense perte de temps.

Le désert, jardin des Roses

Lorsqu'un homme comprend que pour l'Enseignement Universel, le désert représente l'aide nécessaire à la délivrance, un domaine que nous devons traverser pour atteindre la Terre Promise, il a le courage d'entreprendre le voyage.

Il comprend alors qu'il n'y a pas besoin que le monde qui nous entoure soit un désert, que le désert n'est pas extérieur, créé par les autres, mais qu'il doit le trouver en lui-même. Notre propre vie intérieure, notre propre champ de respiration forment en fait un désert aride et désolé, complètement inapte à faire naître quelque chose d'aussi précieux que la piété. Si nous le comprenons, et parvenons au savoir absolu que nous devons traverser ce désert, nous nous mettons en chemin, pleins de foi. Nous découvrons que nous devons tout d'abord planter nos armes jusqu'à la garde dans notre propre être, puis purifier et labourer notre pierreux domaine. Nous devons accepter le désert en offrande totale de nous-mêmes. Alors, l'oasis nous dispense à nous aussi l'Eau Vive, pour une nouvelle force et l'irrigation du sol aride. L'espoir reflurit. Et comme, grâce à notre travail désintéressé, nous attaquons et

anéantissons notre désert, l'amour vient enfin. Car nous remarquons que nous ne nous occupons pas seulement de nous-mêmes, mais qu'à notre tour, nous pouvons tendre l'eau à beaucoup de ceux qui viennent après nous. Et c'est à bon droit qu'on peut désormais dire, en parlant du pèlerin : « Dans le désert, fleurit maintenant la Rose. »

Le signe de vie tracé dans le sable

Écrire dans le sable rend le contenu inutile. Écrire dans le sable est un signe de vie. Tant qu'il y a des spectateurs, ce signe a une valeur. Écrire dans le sable du désert est un signe de vie sans signification.

Écrire dans le sable devant des spectateurs

Sans faire violence au récit évangélique de la femme adultère, dans Jean 8, nous pouvons supposer que le sol du Temple n'était pas tout à fait sans poussière, ou sable. D'autant plus qu'il est dit que le peuple y était rassemblé. « Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait. Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ; et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes ; toi donc, que dis-tu ? »

Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivit avec le doigt sur la terre. Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. » Et, s'étant de nouveau baissé, il écrivit sur la terre. Quand ils entendirent cela, troublés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là, au milieu. Alors, s'étant levé et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? » Elle répondit : « Non, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Je ne te condamne pas non plus ; va, et ne pèche plus. » La salutation d'un homme Jésus est toujours : « la paix soit avec vous ». Ceux qui le comprennent et y accordent leur vie, saluent toujours en disant : « La Paix soit avec vous. » Le texte sur la femme adultère contient une leçon. Il montre au lecteur l'inutilité des prescriptions et des lois pour ceux qui sont sur le chemin de la paix que Jésus nous souhaite. Les lois sont des constructions mentales que l'on nous prescrit. La façon dont elles sont écrites et où elles sont écrites détermine leur mise en pratique et le caractère contraignant de leur contenu.

Moïse reçut des commandements sur des tables de pierre. Ceux qui transgressaient ces lois étaient lapidés. Jésus, mis en face d'une femme qui avait transgressé la loi, écrit dans le sable, ou dans la poussière, sable ou poussière laissé sur le sol du temple par les hommes.

Il écrit dans le sable après chacune de ses déclarations. Ses paroles sont des signes qui sont toujours à nouveau effacés par les hommes : par ceux qui sont concernés, par ceux qui accusent et par ceux qui sont là en spectateurs. Il les salue tous en disant : « la paix soit avec vous ». Les chemins menant cependant à cette paix intérieure sont divers.

Il y a le chemin de ceux qui accusent, le chemin de ceux qui sont concernés et le chemin de ceux qui ne sont là qu'en spectateurs. L'accusateur c'est celui qui est incertain, celui qui se fuit lui-même dans la loi.

Celui qui se sent concerné, c'est celui qui se cherche encore lui-même en transgressant la loi. Enfin ceux qui sont là en spectateurs, ce sont ceux qui doutent, les curieux, les tièdes. Jésus est celui qui, aimant les hommes, sait que leur propre délivrance résulte de leur anéantissement, de leur pulvérisation en sable et en poussière. En tant que maître, il montre le début de ce processus qui est de ne plus juger. L'accusateur est contraint de se juger lui-même : « que celui d'entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle ». La loi se retourne contre lui. La possibilité de l'appliquer à autrui est anéantie.

A celui qui est concerné, il est dit : « ne pêche plus ». L'interdépendance de la loi et du péché est brisée. Ceux qui sont là en spectateurs restent en arrière dans le vague. Un jour, irrévocablement, ils seront eux aussi soit les accusateurs, soit les accusés. À tous Jésus adresse sa salutation : « La paix soit avec vous ». Aspiration des uns, reconnaissance des autres. Depuis des siècles, les hommes se demandent ce que Jésus écrivait sur le sable. Personne ne le sait. Dans le désert tout se désagrège. Le sol des temples y redevient sable, ramené à ses origines. Un homme peut vivre dans le désert si sa vie est sans signification. Cela veut dire qu'en lui, tout signe de vie et toute signification sont retournés en poussière, en sable. Les uns en parlent comme de l'abîme insondable, les autres comme de l'océan illimité de la matière originelle ou bien comme du désert, où Dieu seul existe. Un homme du désert peut écrire dans le sable du désert en tant que signe de vie.

De la solitude à l'unité

Étant donné qu'en tant que personnalités nous ne sommes que des êtres incomplets, nous essayons de combler nos lacunes d'une manière ou d'une autre. Cet instinct est profondément inscrit dans notre sang et semble à la base de bien des contacts sociaux, si ce n'est de tous. Ces contacts sont, dans la plupart des cas, négatifs, car l'homme préfère prendre que donner. La véritable unité est cachée dans la Réalité divine, mais on ne saurait la décrire comme étant « le contraire de la solitude. »



Nous constatons que nous sommes de plus en plus entourés de gens qui sont en conflit, parce que les échanges qui s'établissent lorsqu'on se complète les uns les autres sur différents plans ne répondent pas à ce qu'on en attendait. C'est ainsi que le nombre des solitaires augmente de jour en jour. Bien qu'en partie on ait choisi soi-même cette solitude, on y est également poussé en partie par un besoin puissant d'épanouissement ; et d'autre part, on y est parfois contraint. Mais ce n'est pas ce genre de solitude que nous prendrons comme sujet de notre exposé. Nous savons tous par expérience, ou parce que nous l'avons étudié, que la solitude résulte d'un manque de contact humain et n'est pas forcément essentielle pour l'apprentissage. Bien sûr, souffrance et chagrin vécus dans la solitude peuvent enrichir l'expérience de la vie ; le sentiment d'isolement peut être un stimulant pour se libérer. Mais l'élève des Mystères gnostiques parcourt un chemin qui le mène à une solitude tout autre et qui est, en fait, celle du désert.



Il va le chemin de Jean, selon la volonté de l'Autre en lui, dont il sait et confesse : « Celui qui vient après moi est plus grand que moi. »

Le chemin de Jean

Ce chemin, cette préparation à l'apprentissage confessionnel est d'une importance capitale et ne peut certes pas être considérée comme une formalité. Si l'on ne parvient pas, durant la période de l'élève à l'épreuve et celle de l'élève confessionnel, à prendre conscience d'être « celui qui prépare le chemin » et à l'accepter entièrement, on devient un traînard, un perroquet, un vase sans contenu. Dans l'apprentissage, on ne peut sauter aucune phase ; et si on se montre négligent, indifférent, il s'en suit toujours un retour au point de départ. Notre vision n'est peut-être pas aussi catégorique ou sévère que vous pourriez le croire. Nous supposons néanmoins que les élèves ont tous suffisamment de bonne volonté. Mais il s'agit surtout de transformer en claire compréhension une certaine inconscience quant au minimum que le chemin de Jean exige d'un élève.

L'homme-Jean est un homme qui sait que son chemin est celui de la reddition totale de soi, du renoncement à soi-même, où il sera démasqué, et qu'il l'accepte. Il a été touché par la Fraternité, il est donc un élu. Il a conscience que ce qui l'attend c'est devenir un homme véritable. Il s'éloigne des « pots de viande d'Égypte », selon la parole évangélique, et traverse le désert, en route vers le pays « où coule le lait et le miel ». Il remet la conduite de sa vie à l'homme-âme, l'homme-Jésus. Car il sait avec certitude que c'est Lui qui le met en mesure de rétablir la liaison avec le champ de vie originel, le Royaume de Dieu. Le chemin que doit parcourir l'homme-Jean conduit, à travers le pays de la solitude, au pays de l'unité de l'origine.

L'homme, dès lors, est guidé par un nouveau principe animateur ; il contemple une perspective nouvelle et pressent une tout autre réalité, laquelle fait partie du Plan de Dieu. Par l'attouchement du champ de vie de la Fraternité, par la liaison d'amour établie au point de contact de Dieu en nous, la Rose du cœur, une nouvelle vie s'éveille, porteuse

d'extraordinaires possibilités. Une toute nouvelle situation apparaît. L'élève découvre qu'il est devenu citoyen de deux mondes ; il est relié à l'un en tant qu'homme dialectique, par la chair et le sang ; et à l'autre qui est le champ de vie désigné par l'Enseignement Universel comme le Royaume des Cieux. Ces deux mondes sont fondamentalement différents quant au principe animateur.

L'Unité avec tous

Le chemin de l'apprentissage conduit d'un principe animateur à l'autre : celui de l'homme dialectique égocentrique à celui, gratifiant et porteur de vie, de l'Homme-Dieu en nous. Les pôles sont progressivement inversés et ce changement progressif est une voie qui mène de l'état de solitaire à l'Unité avec tous.

L'homme dialectique ne pense avant tout qu'à lui-même, à satisfaire ses envies, ses besoins. Toute sa vie tourne autour de ce point central plus ou moins ouvertement, et cette orientation est en même temps sa prison, son esclavage. Celui qui le voit et le reconnaît, et qui parvient à placer sa vie dans la perspective de l'homme nouveau véritable, grâce à l'aide de la Fraternité, se défait pas à pas de toutes les attaches qui le relient à son ancienne vie ; ce faisant, il aborde une période transitoire, dans laquelle il n'appartient plus au seul champ magnétique de la nature dialectique ni encore à celui de la nature divine. Cette phase est de la plus haute importance pour l'élève. Elle commence dans la solitude ; l'élève est encore lié à l'état de solitaire, à l'orientation sur lui-même, état où la plénitude de la manifestation divine ne peut se communiquer à lui qu'insuffisamment. Dans la mesure où il persévère, il voit tout ce qu'il doit abandonner : toutes ses connaissances et soi-disant certitudes. Dans sa traversée du désert, il doit lâcher tout ce qui le retient. Pour l'élève de la Sainte Rose-Croix, la solitude absolue du « non-vouloir », du « non-sentir », et du « non-savoir » recèle la possibilité d'un commencement totalement nouveau. *Jesu mihi omnia*, Jésus est tout pour moi. La solitude fait place à la vie en unité et en union avec toutes les âmes-sœurs et frères.

Toutes les Écoles Spirituelles, ainsi que l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or actuelle sont des centrales émettant une force qui donne l'énergie d'aller le chemin. Elles constituent des oasis dans le désert de notre existence. Sans cette aide, l'homme isolé s'enliserait rapidement dans les sables mouvants de la vie dialectique.

Le chemin est encore ouvert

Perchée sur le bord du nid se tient une petite mésange. Elle jette des regards interrogateurs sur le nouveau monde qui l'entoure. Après des jours dans l'obscurité du nid, avec seulement un petit point lumineux au-dessus de sa tête, elle est maintenant capable de s'envoler. Ses

parents l'ont choyée, nourrie et gardée propre avec amour. Tout le jour, ils lui apportaient de la nourriture et veillaient à bien expulser les déchets du nid. Le nid est resté propre et les oisillons sont devenus grands en temps voulu. Alors est venu l'instant unique où la première petite tête est apparue à l'entrée du nid. Les parents, fous de joie, criaient : « Viens, envole-toi, le monde entier t'attend. » Alors, l'un après l'autre, tous les petits se sont envolés. Leurs parents ont continué à les accompagner, les aider et les nourrir jusqu'au moment où ils ont fini par savoir vraiment parfaitement voler.

Le père revient sur la branche devant le nid : « Viens, envole-toi, » crie-t-il. Dans le nid, un pépiement inquiet. Puis une petite tête anxieuse apparaît devant l'entrée. L'oisillon vient même se balancer sur le rebord du nid. « Viens, envole-toi ! » Mais ce dernier petit n'ose pas faire le saut vers la liberté. Il se retire au fond du nid. Le père y pénètre et discute sérieusement avec l'oisillon. « Essaie encore une fois ! » Mais après le temps fixé ses parents le laissent seul car les autres attendent leur aide. Et quelques jours plus tard, le petit oiseau mourait de faim dans ses propres souillures.

Pourquoi ce conte enfantin dans un périodique de la Rose Croix d'Or ?

Est-ce qu'il ne fait pas plutôt partie des rubriques pour la Jeunesse ? Mais l'homme tombé se trouve aussi au fond d'un nid obscur dont l'issue est très au-dessus de lui. Il a été accompagné dans son développement par des aides compétents qui l'entouraient de leur amour et de leur compréhension. Ces aides ont toujours veillé à ce que le nid soit propre car l'homme ne pouvait pas encore le faire tout seul. Or dans la dernière phase de son développement, il devait percevoir à quoi il était appelé. Il a été pleinement préparé pour quitter l'ancien nid et entrer dans un monde nouveau. Alors est venu le moment où les aides se sont retirés et où l'homme a dû aller son propre chemin. Tant que cela a été possible, il a été accompagné et soutenu par des envoyés qui venaient le chercher dans son lieu de séjour. L'homme tombé n'a pas reconnu la voix de la liberté. Cette voix n'a éveillé en lui aucun désir de liberté. Il est donc retourné dans son vieux nid et l'a souillé jusqu'à en mourir.

L'histoire de l'humanité nous montre que toute période de civilisation comporte trois phases : Le commencement, la forte impulsion de développement d'une culture, sous l'égide des guides spirituels. La phase de la floraison, au cours de laquelle tout ce qui a été semé éclate à profusion ; et en troisième lieu, la phase du retrait et de la descente jusqu'à la fin absolue. Une telle civilisation, où qu'elle se trouve, s'édifie toujours à partir de la terre. Les germes d'un grand développement sont présents et poussés à s'épanouir selon un plan déterminé. Tous les principes élémentaires de l'homme se déploient successivement, et il ressort des comptes-rendus historiques que d'anciens peuples disposaient de grands pouvoirs et de grandes forces. Ils ont été conduits, selon un processus soigneusement mené, vers la seconde phase, la floraison, au cours de laquelle tout apparaît sous son meilleur jour et se prépare à la troisième phase, celle de la récolte. Mais la récolte dépend des bons soins apportés à la plante. Et de bons soins exigent la connaissance. Dans la troisième phase se produit toujours une scission entre ceux qui ont accumulé leurs connaissances de façon artificielle, et ceux qui

disposent d'une connaissance intérieure. Le long de la voie de la connaissance artificielle, la voie sur laquelle la lumière divine est exclue, s'effectue irrévocablement la descente absolue dans la matière. De l'autre groupe, ceux qui ont pu élever leur vie sur un plan supérieur et par là s'engager dans un développement nouveau, transcendant, il ne reste en général plus aucun témoignage matériel ; ou bien ceux-ci sont à tel point falsifiés et adaptés au chemin artificiel qu'ils sont à peine reconnaissables. Leur témoignage se situe à un niveau supérieur imperceptible aux sens.

La récolte des limiers en quête du passé reste le plus souvent limitée aux biens culturels, avec tout au plus une simple référence à la vie spirituelle des époques en question. Des objets religieux sont déterrés à profusion (l'industrie des articles religieux tourne aussi à plein rendement) mais pour la plus grande partie ils appartiennent aux témoignages du chemin artificiel. Il y a toujours ainsi de nouvelles impulsions pour élever l'humanité hors de la boue terrestre jusqu'aux hauteurs spirituelles. Il y a eu ainsi de nombreuses et importantes moissons. Et à ceux qui restaient en arrière et s'enfonçaient dans leur propre souillure, la chance d'un nouveau développement leur a toujours été offerte.

La création du désert

L'homme, au cours de sa très longue marche, n'a pas cessé d'épuiser les domaines qui lui ont été impartis comme séjour. Ainsi a-t-il créé ses propres déserts. Des régions jadis fécondes sont devenues de nos jours des déserts. Et cela non pas seulement à cause des changements climatiques, mais parce que l'homme n'a jamais su maîtriser la question de ses propres déchets, tant sur le plan matériel qu'éthérique et astral. À notre époque le problème des déchets prend des proportions démesurées. Dans tous les pays à niveau de vie élevé, la production de déchets par personne croît toujours plus jusqu'à l'absurde. On essaie en partie de recycler ces déchets. Et notre mère la terre le fait aussi. Lorsque, dans ce domaine, la nature atteint ses limites, une nouvelle répartition des forces s'opère pour former de nouvelles possibilités. L'homme du vingtième siècle, si moderne, succombe sous ses propres souillures ! Il est comme la petite mésange qui n'ose s'élancer vers la liberté et de ce fait retombe dans son propre milieu qui devient invivable. Ainsi l'homme crée un désert d'une aridité totale et parfaitement invivable. Il le crée parce qu'il ne profite pas de la sortie vers les hauteurs, et continue de refuser tout secours. Le mouvement écologique, les renversements politiques ou le statu quo ne changeront pas le cours des choses. Car on peut retarder pendant un certain temps la dernière étape d'un processus de maturation, mais jamais l'exclure. De même qu'un fruit reste pendant des années dans un congélateur et peut devenir inmanageable en quelques heures dans la coupe à fruits, de même le milieu vital de l'homme artificiellement cultivé peut se changer d'un jour à l'autre en un désert invivable. Pensez ici aux descriptions de ce que deviendrait le monde « après la bombe » !

C'est pourquoi la Fraternité des Âmes Vivantes envoie ses aides encore une fois pour nous montrer l'ouverture par laquelle la lumière pénètre dans notre monde, l'issue par laquelle nous pouvons nous envoler dans le monde nouveau. Mais il faut le vouloir ! Et se rendre

parfaitement compte que la chance offerte pourrait bien être la dernière ! C'est pourquoi l'École de la Rose Croix d'Or fait retentir sa voix dans le monde entier. À de nombreux cœurs, elle apporte la lumière, l'espoir, et elle fait comprendre que le chemin de la liberté est ouvert. Mais un jour aussi, cette aide ne sera plus possible. La dernière chance sera passée.

Un dernier effort

À quel moment en sera-t-il ainsi ? Vous connaissez l'histoire de Lot. Tant qu'il n'y aura ne serait-ce qu'un seul homme à sauver, son sol nourricier subsistera. Mais ensuite les possibilités de cette conjoncture particulière seront épuisées et l'humanité restante découvrira qu'elle a appauvri la terre jusqu'à en faire un désert, ou aucune vie « digne de l'homme » ne sera plus possible. Ce qui explique les efforts immenses déployés par la Fraternité. Elle est parfaitement à la hauteur de sa tâche et son nom sera bientôt sur toutes les lèvres. Comprendrons-nous alors ce qui nous est demandé, ou bien nous retirerons-nous dans les ténèbres de la prison que nous nous sommes nous-mêmes construite ?

Le désert vivant

Il apparaît de plus en plus clairement aujourd'hui que, peu à peu, l'homme transforme la terre en désert alors qu'il y a déjà d'immenses régions complètement arides. Jamais l'intérêt du public pour l'environnement n'a été aussi grand, tandis que les gouvernements s'efforcent de le protéger, de le rendre plus viable et de réparer les dégâts causés. La pollution est dénoncée jour après jour et les tentatives en vue de purifier l'atmosphère, l'eau et le sol sont multiples, sans trop de succès d'ailleurs. Or, en ce qui concerne la destruction et la pollution, il s'agit bien d'une culpabilité collective.

Si nous étions satisfaits à cent pour cent de cette vie et de ce monde, nous ne serions jamais confrontés avec ce que nous pourrions appeler l'impulsion spirituelle de la ressouvenance, cette vague nostalgie de la Patrie perdue, de la terre promise, d'où notre microcosme a été chassé. Pour bien des gens cependant, la vie ici n'est pas si misérable ! Et comme la dégénérescence et la pollution n'augmentent que graduellement, beaucoup pensent que l'état de chose actuel restera ainsi et ils ne se sentent pas encore en exil sur cette terre. C'est une question de conscience. En occident, l'industrie, l'agriculture et les transports nous ont beaucoup apporté. Pourtant, ce sont eux qui provoquent la pollution de l'air, de l'eau et de la terre, trois des quatre éléments fondamentaux. Le feu peut lui aussi polluer l'atmosphère. Le principe du profit, le désir de gagner toujours plus et d'avoir toujours plus de biens matériels prime tout. Or nous participons tous à cette façon de vivre qui fait du monde un désert.

Dans l'hypothèse très orthodoxe où il y aurait une justice divine pour nous condamner, bien peu se trouveraient du côté droit, tandis que du côté gauche, la file des condamnés s'allongerait à perte de vue. Nous serons trouvés coupables non seulement vis-à-vis de notre environnement, mais aussi pour toutes nos fautes réciproques : intolérance, hypocrisie, incompréhension des motivations des autres et des circonstances de leur vie. « Que celui qui est sans péché, jette la première pierre. » Mais comme nous n'acceptons plus cette image classique, que la peur de l'enfer ne nous empêche plus de dormir et que le plaisir anticipé que donne l'espoir d'aller au ciel en dépit de tout, nous est même retiré, nous tentons sans cesse de justifier notre comportement. Il se peut que nous ne soyons pas mécontents de nous-mêmes ; que nous estimions que certains sont plus égoïstes que nous, plus calculateurs, avides ou raffinés. Mais il n'est pas facile de juger son propre état d'être ni sa conduite. Nous sommes souvent très forts pour juger les autres, cependant nous trouvons toutes sortes d'arguments pour justifier notre propre façon d'agir. Nous pensons que ce sont les circonstances qui nous ont menés ou égarés, et que notre comportement est conditionné par l'existence dans le désert de la vie, tout comme les vautours et les chacals qui, après tout, ne sont pas responsables d'être ce qu'ils sont !

Il y a une différence entre éprouver la réalité du désert et à s'efforcer d'y échapper en partant à la recherche de la terre promise « où coulent le lait et le miel ». Beaucoup de puissances et de forces veulent nous empêcher d'avoir quelque peu conscience de notre état actuel. Une partie de cette résistance provient du passé, du karma des précédents habitants de notre microcosme. Il nous faut pourtant agir aujourd'hui avec les possibilités et les limitations inscrites dans le microcosme à notre naissance. Or la personnalité d'aujourd'hui est-elle prête, est-elle apte à neutraliser les oppositions éventuelles présentes et à commencer sa traversée du désert ? Ou bien nous attardons-nous devant « les pots de viande d'Égypte » et nous accommodons-nous des circonstances désagréables de notre exil ?

La Mer Rouge

Pour beaucoup, quitter le pays de l'emprisonnement et de l'exil, c'est faire un saut dans l'obscur inconnu. Or « mieux vaut tenir que courir » ! Et puis il nous faudrait avoir foi en ceux qui nous guident et nous précèdent vers la Mer Rouge. La Mer Rouge des passions du sang, qui pourrait faire barrage, est un obstacle créé par nous-mêmes, qu'il nous serait possible de neutraliser à condition de le vouloir ! La question est celle-ci : Voulons-nous absolument sortir de cette nature à n'importe quel prix ? Ou bien, hésitons-nous continuellement sans savoir quel parti prendre ? Car pour le chercheur, la vie est encore intense et attrayante dans le désert. Il y a non seulement l'existence et les biens matériels, mais aussi toute la gamme de l'art, des sciences, des religions, des philosophies, sans compter le vaste domaine de l'ésotérisme. Il y a toutes les pensées, les sentiments et les activités habituels. D'innombrables âmes se jettent à corps perdu dans des recherches sur les énergies qui nous entourent et sont en nous, pour les connaître et les utiliser et se penchent sur l'étude des liaisons éthériques et astrales que nous entretenons avec autrui, avec nos proches, à la maison, au travail, souvent pendant nos loisirs ou activités. On cherche aussi à briller ; il y a la compétition ; chacun doit

se mesurer à ses rivaux, en affaire, en politique, dans les relations sociales et dans beaucoup d'autres domaines. Comment en sortir ? Comment échapper aux manœuvres de la volonté effrénée, celle d'autrui, comme la nôtre ? Dans la Fraternité de Shamballa, Jan van Rijckenborgh décrit comment la Fraternité Universelle s'efforce de faire sortir l'homme du désert.

« La mystérieuse oasis au milieu de l'immense et aride désert de Gobi, cette Terre Sainte qu'aucun non-initié n'a jamais foulée, est appelée « Shamballa », la ville des Dieux.

Shamballa est le centre de l'immense champ d'activité de la Fraternité Universelle, pour autant que celle-ci s'occupe de la nature dialectique. Shamballa est le champ de force des aides divines, champ de force qui ne peut être expliqué par cette nature, qui n'a contact ni avec la sphère matérielle, ni avec la sphère réfléchissante, mais qui cependant est présent sur cette terre pour nous aider.

Shamballa peut être comparée, quant à son activité, à un transformateur. La substance de vie universelle et l'intervention universelle du Logos sont transformées dans Shamballa, la Ville des Dieux, et par elle, en une tension pouvant être supportée par le monde et l'humanité. Shamballa est donc un point de contact duquel partent les suggestions, les vibrations et les radiations qui s'étendent en un rayonnement horizontal sur le monde entier. Shamballa est l'attouchement immanent d'une réalité transcendante. »

L'île d'Isis



L'élève sur le chemin doit traverser les sept passages de Shamballa et vivre aussi les sept jours de récréation de la transfiguration. Il arrive au centre du Gobi, le foyer de la Fraternité Universelle, où il est reçu comme le fils prodigue revenu dans la demeure de son Père. Cette région sacrée, perdue dans la solitude de l'immense steppe ensablée a pour nom, parmi bien d'autres, l'île d'Isis.

Dans le lointain passé, la situation était telle que la septuple planète terre répondait totalement et de façon absolue aux suggestions du champ magnétique de l'esprit entourant la Terre Sainte. Entre le champ planétaire — ou champ d'existence — et le champ magnétique de l'Esprit, se manifestait dans toute sa splendeur le champ de rayonnement de la planète terre, où toutes les concentrations de force que le champ magnétique de l'Esprit faisait sortir de l'intérieur de la terre, brillaient comme des étoiles. Ce système de nature triple : le champ de l'Esprit, le champ d'existence et le champ de rayonnement, formait comme un joyau dans l'espace universel et émettait un son harmonieux dans la symphonie de l'univers.

Mais cette harmonie fut perturbée et le cosmos de la planète septuple tomba dans un profond obscurcissement en raison des fautes de ses enfants. Des millions d'entités humaines apparurent au cours de cette dégénérescence progressive. Par suite, elles furent regroupées sur une partie de la planète, n'ayant devant elles qu'un avenir misérable plein de souffrances, de sang et de larmes et obligées de « manger leur pain à la sueur de leur front ». Une partie des Monades, cependant, ne sombrèrent pas mais conservèrent une juste relation avec les sources éternelles de la Lumière. On en parle comme du « dernier vestige ». Ce sont elles qui demeurent dans l'île d'Isis. Autrement dit, un certain nombre d'entités, se regroupant sous le Nom de Ordre de Melchisédech, la Fraternité de Shamballa, a gardé le cosmos terrestre originel dans toute sa splendeur d'antan. C'est à bon droit qu'on peut appeler cette partie du globe la Terre Sainte. Mais c'est une région peu tendue, une oasis dans le désert, une île dans l'océan des passions infernales. De cette île d'Isis, la Lumière Divine rayonne sans interruption sur les bons comme sur les méchants. « Isis », dit Jan Van Rijckenborgh, « est la personnification de la Sainte Planète Terre, Isis est la véritable Mère du Monde. Tout ce qui vient d'Elie, tout ce qui retourne à Elle est véritablement enfant de la Lumière ...

L'ordre du monde originel existe donc, conservé intact pour nous et nous pouvons y participer si nous acceptons de retrouver sa loi ».

Pour y avoir part, nous n'avons pas besoin d'entreprendre le voyage du Gobi. Avec l'aide de l'École Spirituelle, dans le processus de transfiguration, nous n'avons qu'à passer les sept passages de Sham-balla pour être admis dans le « Corpus Christi ».

De même qu'une entité divine a conscience de son omniprésence, de même, un élève enflammé par l'Esprit de Dieu peut entrer dans l'île d'Isis grâce à sa conscience omniprésente. Dès lors, sa marche dans le désert prend fin. Et ceux qui parcourent le chemin ne font plus entendre ni plaintes ni murmures, parce qu'ils perdent de vue leur but. Ils savent que cette fin représente un nouveau commencement. Ils se préoccupent de l'humanité entière, qui fait de ce jour de manifestation un enfer, en employant la connaissance du monde sans vraie Sagesse. Ne commettons pas l'erreur de croire que la connaissance serait la sagesse. Si nous pénétrons l'intention du grand gnostique chinois Lao-Tseu, nous saurons qu'il est nécessaire non seulement d'adopter un nouveau comportement, mais aussi d'opérer en soi-même une révolution totale. Sans quoi, rien ne se passe. La sagesse universelle doit être mise en pratique. C'est ce que nous faisons qui importe, non ce que nous savons. Il s'agit d'une

révolution intérieure, si radicale, si absolue qu'elle englobe vraiment tout. Il faut qu'en tant qu'hommes de ce siècle, nous soyons capables de commencer et de mener à bien une telle révolution, en profondeur. À cet effet, il est nécessaire d'avoir l'intelligence, qui n'est pas née du fanatisme — à qui notre amour de dieu ne laisse aucune place — mais qui est née de la sagesse.



Il est impossible d'établir une méthode ou un programme uniforme pour cette totale révolution de soi : pourtant, tous peuvent l'effectuer et la mettre en pratique. Chacun, de sa propre autorité et en toute harmonie, devra un jour quitter le désert. Tous ceux qui appartiennent à Shamballa et en vivent, éprouvent, dans le champ de la Fraternité actuelle, ici et maintenant, l'harmonie absolue qui règne entre le champ magnétique d'une part, et le champ d'existence de la sphère chimique d'autre part. En conséquence, il y a un champ de rayonnement correspondant, qui sert de champ intermédiaire entre ces deux champs. Tous ceux qui y participent, parviennent également à la réalisation de leur microcosme. C'est alors que le prédécesseur, personnifié par Moïse, se retire sur le mont Nébo, tandis que le groupe des pèlerins, par ses seules forces et de sa propre autorité, fait son entrée dans la terre promise et connaît la véritable libération, dans la Lumière et par la Lumière.

* J. v. Rijckenborgh, La Fraternité de Shamballa, chapitre IV. Rozekruis Pers, Haarlem, 2.me ed. 1979.

Quand le monde renonce à nous ...

Être élève, c'est faire de toute sa vie un apprentissage. Celui-ci s'effectue souvent de façon imprévisible pour nous. Dans un premier temps, apprendre signifie aussi mettre au clair, expliquer, comprendre chaque chose en fonction de la totalité. Apprendre implique encore que l'on peut prendre ses distances avec ce qui retarde l'apprentissage ; apprendre nous entraîne à affirmer et renforcer ou, au contraire, à mettre au second plan, à refuser. Affirmer va de pair avec son opposé, rejeter. Dans l'affirmation ou le rejet on peut trouver momentanément une certaine sécurité.

Un élève doit pourtant rester vigilant et être prêt constamment à revoir en lui-même tous ces aspects de l'apprentissage. Remettre en question pour soi-même sans à priori, voir les choses objectivement, c'est entrer positivement dans le désert.

L'histoire suivante peut donner matière à réflexion : « Au IV^e siècle, lorsqu'un ermite recevait un visiteur dans un des déserts d'Égypte ou de Palestine, il lui posait volontiers la question : « Comment va le monde ? » On peut aisément s'imaginer la réponse : « Le monde va mal ! » Et les malheurs du monde défilaient un à un tels les grains d'un chapelet. En l'écoutant, l'ermite pouvait murmurer dans son cœur : « Comme j'ai bien fait de quitter le monde, j'aurais pu m'y perdre ... » ou se dire : « Ma prière pour le monde n'est pas encore exaucée. »

En revanche, si le visiteur interrogé avait répondu d'une façon imprévue : « Réjouissons-nous, le monde va bien, merveilleusement bien ! » L'ermite abasourdi, avalant sa salive d'émotion, le corps agité d'un tremblement insolite, aurait regardé son interlocuteur avec des yeux inquiets, en pensant : « Est-il fou ? » Rassuré par le visage heureux de celui qui venait de lui apprendre la bonne nouvelle, il aurait pu s'exclamer : « Si le monde va bien, qu'est-ce que je fais ici, mais qu'est-ce que je fais ? » Et ramassant ses quelques hardes, c'est-à-dire « pliant bagage », il aurait pu partir avec son visiteur et quitter le désert.

Ce récit n'est pas ironique. Nous pourrions tout aussi bien imaginer qu'il nous arrive à nous, élèves sur un chemin de délivrance et de sauvetage de l'humanité. Quelle serait notre réaction ?

Ce récit nous place devant une réalité. En effet, nous avons pris nos distances envers certains aspects du « monde ». Notre recherche est un besoin sincère, un besoin d'absolu, de vérité. Pourtant, beaucoup de nos pensées, paroles, attitudes, comportements, vis-à-vis d'autrui et des événements démontrent régulièrement qu'ils trouvent leur base dans la négativité ou le rejet.



Il est difficile de ne pas rejeter pour s'affirmer, même sur un chemin spirituel. Il est difficile de ne pas critiquer ou juger pour avoir le sentiment d'être « meilleurs ». Ne reste-t-il pas en nous une faim et une soif de vivre, d'être et d'exister ?

Repensez à l'histoire relatée et imaginons que toute négativité ait disparu, que ferions-nous ? Une question cruciale que nous trouvons aussi dans l'Évangile selon Thomas, exprimée ainsi: Jésus a dit : « Les jours où vous mangiez ce qui est mort, vous en faisiez du vivant. Quand vous serez dans la lumière, que ferez-vous ? Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? » (Logion II)

Les disciples dirent à Jésus : « Viens, prions aujourd'hui et jeûnons. » Jésus dit : « Quelle faute ai-je donc commise, ou en quoi m'a-t-on soumis ? Mais quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors, qu'on jeûne et qu'on prie ! »

La dualité

La chambre nuptiale est le lieu où s'accomplissent les Noces. Là, la dualité se perd, se fond dans l'unité. Un lieu qui éveille beaucoup de pensées ; pour celui qui le vit c'est l'unité, la simplicité. Vivant dans la dualité, nous éprouvons le besoin de nous distancier du mal et nous apprenons à nommer chaque chose et son opposé. Nommer donne une certaine valeur à ce qui est nommé. Dans la dualité, nous parlons parfois du désert comme d'un lieu aride, qui nous effraie un peu parce que nous sentons que nous devons laisser beaucoup derrière nous. L'image, le symbole évoqué par le désert a de multiples facettes. On peut les aborder sur la base de notre dualité. On peut les aborder sur la base de l'unité, de l'insondable qui est au plus profond de notre être. L'un n'exclut pas l'autre non plus. Mais il peut être intéressant de voir quelles sont les images, les réactions qui surgissent en nous lorsqu'on parle de désert.

Le désert indique l'étendue, l'illimité, le non-connaissable. Il évoque inévitablement une dimension intérieure par sa nudité. Dans le désert, on ne peut pas se fuir soi-même. Dans le désert, il est impossible de s'installer quelque part définitivement. On ne peut rien construire. Là, il faut pouvoir vivre avec le minimum, avec l'essentiel, en paix avec soi-même. L'habitant du désert est toujours nomade, étranger. Il a pour unique besoin l'eau vivante et il la porte toujours avec lui, en lui. Le désert est un lieu de renoncement. Mais ce renoncement peut être vécu de façons différentes. Il y a un désert qui est renoncement mais qui reste aride parce que la faim et la soif subsistent. Il y a un désert qui est paix intérieure parce que la faim et la soif ont disparu. C'est le monde qui renonce à l'homme.

La faim, la soif, la recherche de nourriture sont inhérentes à l'homme. Ceci est vrai à tous les niveaux. Tous les êtres vivants vivent les uns des autres, par l'intermédiaire de la nourriture. Les contacts sont nourritures. Les pensées, les idées, les jugements, les critiques, les affirmations et rejets sont des nourritures. Les sentiments, les actes sont des nourritures. Le plus souvent, l'homme recherche ces nourritures pour se maintenir en état, pour se conserver tel qu'il est. Il s'habitue à sa nourriture limitée et croit qu'il ne peut plus s'en passer. Ainsi, il n'y a jamais de changement radical intérieur.

Le désert invite l'homme à changer totalement. Il le convie à une intériorisation toujours plus grande.

Le désert intérieur

Il faut beaucoup de courage, beaucoup de patience et un désir en soi plus fort que tout, de ne pas s'arrêter ni piétiner, pour oser être ainsi au fond de soi-même, c'est à dire oser laisser surgir la source au plus profond de son désert intérieur. Ceci implique que l'on a compris de quoi l'on vit et se nourrit, que l'on s'est rendu compte qu'on reçoit beaucoup des autres mais qu'en fin de compte on est seul devant son être intérieur, l'énorme tension et la responsabilité qui en découle. C'est l'apprentissage du vrai jeûne qui pourtant ne rejette rien ni personne. Dans le désert, dans le retrait, dans un groupe qui prend ses distances par rapport à certains aspects du « monde », toutes ces réflexions sont actuelles. On peut croire rapidement que l'on a renoncé à beaucoup de choses ou que l'on peut vaincre des aspects négatifs de soi-même. On peut croire par exemple qu'on est patient, humble ou bon. Mais dès que vient une contrariété — et l'occasion se présente toujours si la faim et la soif d'être ou d'exister sont en nous — le retour à la nature s'effectue au galop. On ne supprime jamais les causes de sa soif parce qu'on s'arrête de boire. On ne les supprime pas non plus en changeant de cadre de vie. Changer de cadre de vie peut intensifier un processus. Mais on doit comprendre soi-même, de l'intérieur, de quoi il s'agit. On ne se libère vraiment que de ce que l'on a compris, connu.

Une connaissance globale.

Connaître commence par oser voir. Connaître s'épanouit quand il n'y a plus de volonté propre, ni d'agressivité, ni de peur, dans notre compréhension. Alors il y a aussi compassion. Entrer consciemment dans le désert, c'est avoir compris l'impermanence, le caractère passager et mortel de chaque chose. C'est aussi l'avoir compris pour nous-mêmes. Alors ni la faim ni la soif ne sont encore des impulsions dans notre vie. Alors on peut vivre en nomade, en étranger. On peut vivre avec le Mystère, le Non-Connaissable. Et on peut être émerveillé de sa simplicité ... Vivre dans le désert devient ensuite un exercice quotidien. Un exercice qui n'est pas une épreuve. Laisser des fardeaux derrière soi n'est pas une épreuve quand on a compris que cet acte est un allègement et non une perte. L'exercice du désert consiste à vivre dans le dénuement, l'esseulement et le silence. On peut vivre le dénuement, la pauvreté parce que l'on sait qu'on ne peut emporter qu'un minimum de bagages avec soi. On apprend peu à peu à ne garder que l'essentiel. Plus de surplus, de complexité dans nos pensées, actes et idées. Le passé, le connu, les critiques sont également des fardeaux. On est pauvre parce qu'on connaît sa fragilité. Toute évaluation s'avère tout à fait inutile dans l'illimité. On ne peut plus se croire important. Toutes normes deviennent relatives. Tout sentiment de richesse est déplacé dans cette nudité infinie qui devient notre meilleur miroir. Cette pauvreté devient un don surgi de l'intérieur. C'est une base de travail pour avancer sans être sujet à toutes sortes de tata morgana, les mille illusions attrayantes qui proviennent de notre faim, de notre soif ou du besoin d'accaparer. On peut apprendre à vivre seul dans le désert parce que tous les stimuli extérieurs sont réduits au minimum et que l'on est vraiment confronté à soi-même. Être seul n'est jamais fuir les autres. C'est la prise de conscience toujours plus intériorisée que tout, l'essentiel, est en soi. Le fait que nous ayons tant de mal à être seuls peut aussi nous faire réfléchir. Nous sommes souvent négativement dépendants des autres mais aussi de nos

propres mécanismes automatiques. Apprendre à être seul peut commencer dans un groupe qui prend ses distances par rapport au « monde ». C'est là, en effet, que sont démasqués le plus rapidement nos besoins, nos angoisses, les rejets et attractions.

Le silence dans le désert

Être vraiment seul est une condition pour se perdre dans l'inconnaissable. Dans le désert règne le silence. Celui-ci peut être presque insupportable quand on est habitué aux vacarmes de toutes sortes. Celui qui n'est pas silencieux gaspille en vain son énergie. Bien plus d'une fois nous devons constater que le mental est le dernier à devenir silencieux. Paroles et pensées sont aussi des forces, des armes et des liens entre les êtres. Il est important d'en prendre conscience. Pour cela, notre faim doit s'apaiser. Plus rien en nous ne doit réclamer.

Il est remarquable de constater que le silence est à la limite du possible. Pour l'évoquer, l'homme doit le détruire. Pourtant, il ne demande déjà plus de nourriture pour lui-même. Il invite seulement à laisser passer, à ne plus faire obstacle.

Chaque activité organisée par l'École de la Rose-Croix d'Or est une invitation à entrer dans son désert. Des paroles sont encore échangées, mais si tout est bien, elles sont une nourriture portée par le silence intérieur. Si tout est bien, elles sont porteuses de vie et de dynamisme. Jésus a pris le pain et le vin. Il a rompu le pain. Il l'a donné. Il s'est donné comme nourriture.

La Lumière, la Vie, meurt en nous, afin qu'il y ait, en nous aussi, compréhension et compassion. « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé. »

(Logion 108)

Le Mystère, le non-connaissable sont au cœur de notre être. Plus nous en vivons, plus il nous remplit. Quand l'inconnaissable est la base de notre vie, le monde renonce à nous.

M.M. DAVY : Le désert intérieur. Albin Michel, Paris 1983 Évangile selon Thomas, E. Gillibert, P.Bourgeois, Y.Haas, Montélimar 1979